

A côté de lui, le bourreau avec la hache qui devait servir à trancher la tête de la victime, et celle-ci, à peine vêtue, implorant miséricorde auprès de Banoké, dont elle tenait les genoux embrassés. Deux hommes, me voyant entrer et m'avancer droit vers le roi, saisissent la malheureuse et l'emportent pour la cacher.

—Non, non, ne la cachez pas, c'est inutile, je sais ce que vous voulez faire, vous voulez la tuer, vous ne la tuerez pas, je suis là.

—Pendant que tu es là, non ; mais après, bien sûr que si, répondit le bourreau.

Et un formidable éclat de rire partit de tous les coins de l'assemblée.

—Non, vous ne la tuerez pas, et il en sera d'elle comme de Kéra et de Skolo que j'ai sauvés, il y a quelques mois.

Alors le frère de Ajijè, c'était le nom de la victime, s'avança doucement et, avec un air des plus convaincus, mais des moins convaincants :

—Est-ce que vous, Blancs, vous ne tuez pas les criminels ?

—Si ; mais en quoi cette femme est-elle criminelle ?

—Sa maîtresse est morte, elle l'a tuée.

—Tu en as menti, je sais que vous l'avez fait passer par l'épreuve du Mboundou ; trois fois Ajijè a bu le poison et trois fois elle a gardé le poison sans le rendre et sans tomber. Donc elle n'était pas coupable, c'est plutôt toi le coupable ; mais trêve de discussions, elles ne serviraient à rien, je veux Ajijè

Et, ce disant, je donne un grand coup de pied dans la porte du chef. La porte cède et je me trouve bientôt en présence d'Ajijè :

—Viens avec moi, lui dis-je, en la prenant par la main.

—Arrête, crie Banoké, en saisissant l'autre main pour l'empêcher de sortir ; j'ai dit : elle mourra. Je suis le maître chez moi ; je suis le roi des Enengas, et elle mourra.

—Tu n'es qu'un fou, Banoké, un ivrogne et un sauvage ; prends garde à toi ; déjà tu es aveugle, c'est une malédiction de Dieu, parce que dans le commencement tu as voulu empêcher les Blancs de remonter ce fleuve. Veux-tu maintenant que moi, ministre de Dieu, je te maudisse, toi et ton